

Zola et ses livres

Pèlerinage de Médan - 1990

Robert Lethbridge

Lors de l'inauguration du Musée Zola en 1985, on a évoqué les très grandes difficultés, voir les infranchissables obstacles, auxquels devaient faire face ceux qui se vouaient à la reconstitution de l'intimité du domicile de l'écrivain. Comme on le sait, les meubles, les tableaux et les livres de Zola ont fait l'objet de trois ventes publiques successives entre 1903 et 1925. Notons, toutefois, qu'une reconstitution *imaginaire* a été entreprise il y a trente ans dans une étude que Jean Adhémar a publiée sous le titre « Le Cabinet de travail de Zola ». Cette étude soulignait l'importance accordée par Zola au cadre où il vivait, tout un décor de gravures, de dessins et de tableaux recréé par M. Adhémar à partir des catalogues de ces ventes dont le souvenir reste d'une troublante ambiguïté. Si l'on a su tirer de ces documents tout un profit iconographique, les livres de Zola, par contre, sont le plus souvent restés dans l'ombre de cet immense cabinet de travail que Paul Alexis compare à un atelier de peintre d'histoire, avec, au-dessus du divan, dans une galerie ... la bibliothèque. Ces livres ont été vendus le lundi 9 mars 1903 ; et le supplément à la *Revue biblio-iconographique* de ce même mois reste un précieux indice pour les chercheurs et les curieux qui se penchent sur la vie intellectuelle de Zola.

Il n'est nullement dans notre propos de détailler la richesse et la misère des catalogues de ventes ; il serait superflu de déplorer la dispersion à tous les vents (et à travers toutes les ventes ultérieures) de ce que représente une bibliothèque personnelle. De plus, cet inventaire des livres de Zola est très loin d'être intégral. D'une part, 2500 livres ont été jugés par le libraire-expert Durel (et non Duret, comme le soutient M. Adhémar) avec un intérêt insuffisamment exceptionnel pour mériter une notice particulière. D'autre part, Zola lui-même ne gardait pas tous les livres qu'il avait possédés ou qui étaient tombés entre ses mains. En février 1880, par exemple, Cézanne lui écrit pour le remercier de la « collection littéraire » qu'il lui a faite. Il faut dire, également, qu'une bibliothèque n'est pas (dans le vrai sens du mot) reconstituable. Même en supposant qu'on puisse, à partir d'un catalogue, retrouver les ouvrages qui appartenaient à Zola, toujours manquerait-il les pages mêmes qu'il a feuilletées ; ce qui n'est pas le cas pour Flaubert ; à Rouen, une authentique lecture, même marquée au crayon, peut se poursuivre ... Et, bien sûr, avant d'en tirer des conclusions (Zola possédait tel ou tel livre, *donc* il avait subi son influence), il faut avouer que posséder un livre – nous devons bien tous l'admettre – n'est pas forcément l'avoir lu. Mais ce n'est pas dire que le document dont il est question est dépourvu d'intérêt. Les livres de Zola sont dans une autre catégorie que ceux de Duranty, par exemple, pour qui, en dernier témoignage d'amitié, il avait écrit une préface à la vente au profit de sa veuve en 1881 : « Hélas !, écrivit Zola, cette bibliothèque n'était pas bien vaste et l'on n'y retrouvera aucun de ces ouvrages rares qui aiment les bibliophiles ». L'ironie visant les bibliophiles à la curée serait à juxtaposer à la dimension autobiographique de *L'Œuvre* où Sandoz se garde d'être rangé parmi les « collectionneurs ». A la vente des livres de Zola, « l'ameute » ne peut se mesurer que par la somme de 13 572 francs, qui fut le montant de l'adjudication. Il n'en reste pas moins vrai que Zola ne fut pas un bibliophile, bien qu'il possédât une bibliothèque d'une grande diversité et d'une valeur autre que celle qui s'avère aux enchères. Pour nous, cette valeur réside dans les coins de la vie privée que ses livres illuminent, la grande culture dont ils sont témoins ; et surtout témoignent-ils du réseau de contacts qui s'est fait autour de Zola, à ne citer que toutes

ces dédicaces, les unes s'insérant dans les marges de sa correspondance, les autres y créant d'inquiétantes lacunes.

En ce qui concerne la vie privée, notons dans cette bibliothèque le manuel de Joigneaux, *Le Livre de la ferme et des maisons de campagne*, dont se servait le maître-propriétaire de Médan plutôt que l'auteur de *La Terre* ! Et ce qui ne doit pas nous surprendre, c'est que Zola possédait une formidable batterie de livres de cuisine, parmi lesquels *Le Grand livre des pâtisseries et des confiseurs*, *La Cuisine de tous les pays. Etude cosmopolite*, *La Cuisine classique* et, bien sûr, *La Cuisine artistique* (en deux gros volumes). Il ne semble pas que ce soit par une pure coïncidence que bon nombre de ces publications datent de 1888, c'est-à-dire avant Jeanne Rozerot, comme l'a dit Alain Decaux l'année dernière en nous offrant sa propre image de Zola gras et triste. Mais n'oublions pas qu'Edmond de Goncourt avait remarqué chez Zola, en 1876, une étonnante « science de la cuisine », science qui a laissé une empreinte tellement explicite sur les *Rougon-Macquart* que Courtine y a puisé son *Zola à table* (Laffont, 1978), avec trois cents recettes et une très sérieuse introduction consacrée à la gastronomie romanesque.

Malgré de semblables apparences anecdotiques, il s'agit d'autre chose lorsque Goncourt envoie sa *Patrie en danger* (refusée par la Comédie-Française) avec la dédicace suivante : « A Emile Zola, avec lequel on ira causer de son ventre ces jours-ci » ; car ce message codé se déchiffre, en réalité, comme le dédoublement de la lettre du 8 juillet 1873 dans laquelle Edmond promettait à Zola qu'il allait « causer du Ventre » (*de Paris*). Les dédicaces signées de la main de Flaubert (« Son Vieux » comme celui-ci se désignait) sont l'expression plus chaleureuse de cet esprit de groupe solidaire. *La Tentation de Saint-Antoine* est adressée à « un vieux solide que j'aime », permettant au journaliste toujours jeune en train de « bouillir sa marmite » au *Sémaphore de Marseille* d'y annoncer la parution du texte et l'impression que sa lecture lui avait faite. Le 3 janvier 1877, Zola écrit à Flaubert : « Mon *Assommoir* va paraître dans une quinzaine de jours. Le premier exemplaire partira pour Croisset » ; et avec la dédicace (« En haine du goût ») immortalisée depuis. Comment ne pas voir, alors, dans celle que Flaubert affichait à ses *Trois contes*, trois mois plus tard, l'effet d'une réponse ? (« A Emile Zola, bon bougre ! et du talent ! »).

Nulle surprise de trouver dans la bibliothèque de Zola les éditions originales (avec envois autographes signés) des œuvres du Groupe de Médan et des écrivains les plus célèbres de son époque. Zola avait donc, à portée de main, ceux de Daudet, de Hennique, de Huysmans, du fidèle Alexis, de Maupassant, de Mirbeau et de Paul et Victor Margueritte. Il possédait également le *Journal* des Goncourt, dans son édition contemporaine, ainsi que les études que les deux frères avaient consacrées au dix-huitième siècle – *L'Art*, *L'Amour*, *La Femme*. Mais à côté de tous ces reflets dans le miroir naturaliste, on retrouve les lectures des années d'apprentissage : *L'Histoire de France* de Michelet ; les œuvres de La Fontaine ; les *mémoires* de Saint-Simon ; les *Mémoires d'outre-tombe* dans une édition de 1860, mais que Zola a visiblement relue quinze ans plus tard en y puisant de longues citations pour son public russe dans *Le Messager de l'Europe*, seule exception d'ailleurs dans le jugement plutôt négatif sur l'œuvre de Chateaubriand. Parmi toutes ces influences connues, Musset se réserve une place à part. Zola lui-même raconta comment la découverte de celui-ci avait porté un coup terrible à son culte pour Hugo : dans le *Roman expérimental*, il déclare que son seul nom « éveille en moi les plus chers souvenirs de ma jeunesse ». Se taillant une position critique en 1864, dans un essai « Du progrès dans les sciences et dans la poésie », Zola doit renoncer pour toujours à cette admiration pour l'auteur de la *Confession d'un enfant du siècle* : « Il faut nous séparer violemment de l'école lyrique de 1830 » ; ou, au moins, en public ; les œuvres de Musset (en neuf volumes) dans la bibliothèque privée de Zola datent de 1867. Son goût précoce du théâtre est attesté par sa collection des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, dans la grande édition romantique de 1822. Et il possédait en double la traduction de

Shakespeare procurée par François-Victor Hugo, qui avait su, selon Zola, « conserver au grand poète anglais toute sa vie et toute sa fièvre ; il a pénétré Shakespeare jusqu'au cœur et nous a donné le tragique avec son sang et ses nerfs ». La traduction elle-même, « cette rude besogne », Zola la jugea excellente, lui qui, en exil en Angleterre trente ans plus tard, se plongeait courageusement dans une autre lecture – à l'usage des enfants – afin de maîtriser la langue de Shakespeare. Sans pouvoir dire, en effet, qu'il a lu tout Shakespeare, on sait ce que l'auteur de *La Terre* doit à celui du *Roi Lear*, de même que l'on sait, par d'autres témoignages, que cette culture s'étendait à Dante aussi bien qu'à Cervantès.

Cette bibliothèque ne se limite pas, il faut le dire, à des admirations romantiques ou réciproques. Leconte de Lisle y figure, malgré la sévérité dont Zola accablait les poètes parnassiens et leurs « délices olympiens ». Ludovic Havély avait envoyé à Zola son *Théâtre* (en collaboration avec Meilhac), ce qui ne semble pas avoir modifié son enthousiasme assez tiède pour « des tableaux reliés entre eux par des invraisemblances ». Et Jean Richepin, dont Zola avait également reçu les œuvres en édition originale, se voyait traité par le critique non sans une grande réserve. Mais surtout, c'est une bibliothèque qui s'élargit à travers les années, témoignant de nouvelles directions dans la production littéraire et dans le climat intellectuel, aussi bien que des relations que Zola s'était faites pendant la deuxième étape de sa carrière. Les romans de Marcel Prévost et les œuvres complètes de Paul Bourget en fournissent deux exemples. La contribution de Jules Lemaître dépasse un simple échange de livres : l'éminent critique a joué un rôle important, semble-t-il, dans la conception renouvelée que Zola se faisait de ses propres qualités romanesques et épiques. Anatole France lui avait envoyé *Jocaste et le chat maigre* longtemps avant sa condamnation de *La Terre* comme les « Georgiques de la crapule » ; il fallait attendre l'Affaire pour qu'il s'inscrive, selon une dédicace de 1901, parmi les admirateurs de Zola. Et, notons-le dans ce contexte dreyfusard, si la littérature occupe une place privilégiée dans cette bibliothèque, elle n'en exclut pas pour autant les noms de Albert et de Henry Ibels, les ouvrages de Georges Clemenceau, et les *Questions sociales* de Waldeck-Rousseau portant la dédicace « A Emile Zola, en témoignage d'admiration ».

Dans une autre catégorie, on trouve les instruments de travail proprement dits, un véritable arsenal encyclopédique qui aurait pu donner raison à la fameuse impression de Degas, pour qui Zola faisait l'effet d'un « géant travaillant le Bottin ». Si le Bottin n'y est pour rien à l'Hôtel Drouot, les dictionnaires de Zola, par contre, y avaient droit d'entrée. A commencer par celui de Hurtault et Magny de 1779, leur *Dictionnaire historique de la ville de Paris et de ses environs* étant d'un intérêt certain pour tous ceux qui ont remarqué chez Zola une nostalgie pour le vieux Paris. Mais cette énorme collection de dictionnaires révèle à quel point Zola fut un homme de son siècle. Le Littré (éd. de 1878) y était, il va sans dire ; *Le Grand dictionnaire universel du XIXème siècle*, naturellement ; et au moins une vingtaine d'autres : sur l'économie politique (Bloch, 1873), la médecine (Littré et Robin, 1878), les sciences (Bouillet, 1877), l'histoire et la géographie (Bouillet, 1866), le commerce et la navigation (1873), la vie pratique à la ville et à la campagne (Belèze, 1876), la France contemporaine (Lermina). Zola possédait un dictionnaire analogique (Boissière), un dictionnaire des synonymes (Lafaille, 1878), même un dictionnaire *della lingua italiana* datant de 1894 (Petrocchi), c'est-à-dire acquis pour la préparation de *Rome* et pour son séjour en Italie à la fin de cette même année.

A l'opposé d'un tel encyclopédisme méthodique, toutefois, la bibliothèque de Zola fait preuve d'un éclectisme plus inattendu ; les *Mémoires-journaux* de Pierre de l'Estoile (republiés par Brunet et Champollion en 1875) ; Restif de la Bretonne à côté de Saint-Augustin ; les *Mémoires* de Viel Castel (très indiscrets) sur le règne de Napoléon III à côté de *L'Office de la semaine sainte à l'usage de la maison du Roi*, dans une édition de 1748, portant les armes de Louis XV. Et ce qui peut surprendre, et ce qui a pu « ameuter » la vente, c'est

que Zola possédait un *brevarium* du XVe siècle, manuscrit remarquable par le nombre et la qualité de ses miniatures, mais aussi par la beauté et la variété des encadrements et de ses lettres ornées.

Etant donné l'essor actuel des études sur Zola et l'image, il importe de signaler parmi ses livres des éditions illustrées d'un grand intérêt. Il avait, bien sûr, des livres d'art : sur Courbet, Boudin et Charlet ; le journal de Delacroix ; sa propre brochure sur Manet ; mais retenons aussi un ouvrage consacré à Eugène Carrière, l'ami de Verlaine et des symbolistes ; un autre sur la vie et l'œuvre de Chintreuil, et une étude sur Adolphe-Félix Cals, tous les deux peintres dans le camp des refusés ; *Les Types de Paris*, de Raffaëlli, et *La Comédie parisienne*, de Jean-Louis Forain. Ces noms méritent d'être retenus à côté de ceux qui dominent la critique d'art de Zola et la genèse de *L'Œuvre*. Lui appartenaient également les œuvres des confrères dont on avait publié les éditions de luxe : *Germinie Lacerteux* et *La Fille Elisa*, illustrées par Jeannot ; *Madame Bovary*, avec douze compositions de Fourié ; *Les Rimes de joie*, de Hannon, avec trois gravures de Félicien Rops ; *Boule de Suif*, dont les compositions de François Thévenot avaient été gravées sur bois par Romagnol ; *Marthe*, de Huysmans, avec une eau-fort impressionniste de Forain, de même que ses *Croquis parisiens*, illustrés et par ce dernier et par Raffaëlli ; *L'Affaire Crainquebille*, d'Anatole France, avec soixante-trois compositions de Steinlen. Et n'oublions pas *L'Insecte* de Michelet, avec des illustrations de Giacomelli, et l'édition illustrée des *Amours du Chevalier de Faublas*, le célèbre roman d'aventures galantes de Louvet de Couvray, avec des dessins de Paul Avril gravés à l'eau-forte par Monziès. Espérons que « l'iconothèque » en train de s'établir au Bureau Zola, grâce aux bons soins de Jean-Pierre Leduc-Adine, va repérer ce riche inventaire. De toute façon, aucune de ces indications bibliographiques n'égale l'*Album* de vingt estampes originales, consacré à *Germinal*, malheureusement sans date mais sur lequel on aimerait bien savoir plus. Sous la direction de Gustave Geffroy, critique d'art et ami de Zola, on y trouve un étonnant florilège international : Degas, Van Gogh, Toulouse-Lautrec, Gauguin, Vuillard, Renoir, Rodin ; mais aussi des lithographies de Max Liebermann, le peintre allemand qui a subi l'influence des Impressionnistes ; de Ian Toorop, le hollandais symboliste voire pointilliste, dont l'œuvre la plus connue est, précisément, son tableau de 1887, *Après la grève* ; et une eau-forte d'Ignacio Zuloaga, l'ami espagnol de Mallarmé. Tiré à cent exemplaires, le numéro un de ce volume appartenait à Zola ; et à juste titre. Depuis la publication de *Germinal*, on a souvent remarqué ses qualités visuelles. Cet *Album*, fait en l'honneur de son auteur, illustre, et cela d'une manière la plus visuellement éloquente (pour ainsi dire), l'admiration de toute une génération artistique.

Terminons cette amorce de travail par le souvenir non seulement d'un grand écrivain, mais aussi (ce serait un *nulla dies sine linea* de plus) par celui d'un grand lecteur, même en laissant de côté tout ce que Zola a dû lire pour la préparation de ses romans. Pour qui se demande *quand*, exactement, celui-ci trouvait le temps pour lire, les biographes nous répondront que ses heures de lecture se situaient entre dix heures du soir et deux heures du matin ... Zola sait toute l'importance de ce long séjour dans les bureaux de Louis Hachette. En tant que critique, il s'est créé la rubrique des *Livres d'aujourd'hui et de demain*, aussi bien que celle des *Livres à ne pas lire* et celle des *Livres que je n'ai pu lire*. Ses livres sont ceux d'un homme de lettres, dans tous les sens. Et bien qu'une vente aux enchères puisse nous paraître assez mélancolique, pensons à l'émiettement par lequel *Le Docteur Pascal* risquait de conclure. Comme pour Clotilde, il ne nous faut qu'un effort d'imagination pour reconstruire, à partir d'un catalogue, un univers de livres où, selon la formule de Zola lui-même, la boucle se boucle.